

bles des Navigateurs, où pour la seconde fois un cruel épisode allait prêter l'intérêt du drame à ce long poème, assez intéressant pour se passer de ces lugubres accessoires. A Maou-na, M. Delangle, commandant de l'*Astrolabe*, le naturaliste de Lamanon et dix hommes de l'équipage furent assassinés par les naturels du pays. La Pérouse disposait de puissants moyens de vengeance ; mais il ne voulut pas s'en servir, de peur de frapper les innocents avec les coupables, et il se borna à infliger à cette terre inhospitalière la dénomination de l'*île des Massacres*. De là, l'expédition visita l'île des Amis, et rencontra le commodore anglais Philipp qui venait fonder la colonie de Port-Jackson. Ensuite elle se rendit à Botany-Bay, et c'est de là que fut écrite une dernière lettre de La Pérouse, datée du 7 février 1788, et dans laquelle il annonçait le projet d'explorer les passages entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, et faisait espérer son arrivée à l'île de France pour la fin de décembre 1788.

Le silence de La Pérouse inspira d'abord un étonnement qui se changea bientôt en inquiétude. Jamais le sort d'un homme n'inspira d'aussi vives et d'aussi douloureuses sympathies, parce qu'on savait que jamais homme n'avait affronté les périls avec plus de désintéressement, ne songeant ni à la fortune, ni à la renommée, mais seulement aux progrès de la science et au bien de l'humanité.

C'est, du reste, le temps où les grandes choses inspiraient un grand enthousiasme. La génération de 1789 appréciait les dévouements sublimes, parce qu'elle se sentait prête à se dévouer elle-même pour de nobles motifs. Aussi l'Assemblée nationale, cette *magnanime et fidèle* interprète des pensées et des sentiments de la France régénérée, ne manqua pas de consacrer par un de ses décrets *auguster* la gloire de La Pérouse et de ses nobles compagnons. Mais comme quelques personnes se plaisaient à conserver de douces illusions et à se figurer nos malheureux compatriotes, vivants encore, chez quelque tribu sauvage, tendant les bras vers la patrie et l'accusant peut-être d'ingratitude, l'Assemblée ne se borna pas à un hommage stérile, elle fit un appel à tous les gouvernements du monde pour obtenir des secours en faveur de nos concitoyens s'ils vivaient encore, et des renseignements, s'ils avaient succombé. Elle promit des récompenses à quiconque seconderait ses vues à cet égard ; de plus elle ordonna que deux vaisseaux, sous les ordres de M. d'Entrecasteaux et de M. de Kermadec, iraient à la recherche de la *Boussole* et de l'*Astrolabe* ou du moins de leurs débris. Malheureusement tous les efforts furent infructueux, et cette expédition demeura sans résultat, ainsi que celle que M. du Petit-Thouars dirigea plus tard dans le même but. On dut renoncer à l'espoir d'être fixé jamais sur le sort du malheureux La Pérouse.

Mais quand les espérances s'éteignirent, les souvenirs de meurent vivants, et l'inconnu même donna la couleur du merveilleux à ce tragique événement. L'imagination populaire se livra aux suppositions les plus chimériques, et les poètes trouvant cette corde vibrante, lui firent rendre des sons lugubres. Esménard, dans son poème de la *Navigation*, consacra aux infortunes de notre héros un chant presque entier, dont nous avons extrait les vers suivants, qui indiquent bien le caractère que l'opinion publique attribuait à cette entreprise.

Ministres de la paix, sous les drapeaux de Mars,
Nous portons aujourd'hui le principe des arts,

Le fer agriculteur et les biens qu'il enfante ;
Un héros va semer de sa main triomphante,
Sous un ciel inconnu, dans le sein des frimats,
Les végétaux féconds, trésors de nos climats.

Peut-être même un jour, soumis dans sa fureur,
Le taureau de Neustrie, ami du laboureur,
Qui par nous aujourd'hui déposé sur ses rives,
Disperse en mugissant les peuplades craintives,
Au soc de Triptolème attaché par leurs mains,
Viendra civiliser ces farouches humains,
Les unir par le soin d'une heureuse culture,
Féconder les déserts et changer la nature ;
La Pérouse entrevoit cet avenir douteux.

En 1826, un capitaine baleinier anglais prétendit avoir trouvé les traces de La Pérouse dans la Mélanésie. Cette nouvelle se répandit dans toute l'Europe, et réveilla partout en France l'intérêt si vif qui s'attachait à ce nom. Le capitaine Dumont d'Urville, qui devait faire un voyage d'exploration à la Nouvelle-Guinée, fut chargé par M. de Chabrol, alors ministre de la marine, de vérifier le récit un peu vague du baleinier anglais. M. d'Urville partit sur la frégate la *Coquille*, qu'il nomma l'*Astrolabe*, comme l'un des vaisseaux de La Pérouse.

En route M. d'Urville recueillit des renseignements qui plus d'une fois se trouvèrent contradictoires. Arrivé à Hobart-Town, il apprit que le capitaine anglais Dillon avait, par ordre de la Compagnie des Indes, exploré l'île de Vanikoro, et y avait recueilli des débris provenant du naufrage de La Pérouse. M. Dillon refusa de donner aux Français des indications, et même il persuada aux sauvages que les Français venaient dans des intentions hostiles, de sorte qu'ils refusèrent aussi de dire à M. d'Urville ce qu'ils savaient ; l'un d'entre eux, heureusement, se laissa séduire par l'offre d'un morceau de drap rouge, et conduisit M. Jacquinot, commandant en second, à l'endroit où le naufrage avait eu lieu ; on y trouva une ancre, un canon et des objets de diverse nature qui ne permirent pas de douter que La Pérouse et ses compagnons avaient péri parmi les récifs de Vanikoro. M. d'Urville y éleva à nos infortunés compatriotes un pieux et modeste cénotaphe surmonté d'un obélisque quadrangulaire avec des planches seulement, car les ferures auraient provoqué la cupidité des sauvages. On y inscrivit ce qui suit :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE
ET DE SES COMPAGNONS.

L'ASTROLABE

14 Mars 1828.

Et quelques années plus tard, M. d'Urville, lui-même, après avoir échappé aux dangers de plusieurs voyages de circumnavigation, meurt d'une mort affreuse, au sein de sa patrie, entouré de sa famille qui périssait avec lui dans les tortures, sur le chemin de fer de Versailles, au retour d'une partie de plaisir. On ne peut s'empêcher de rapprocher en frissonnant ces trois noms : Louis XVI, La Pérouse, Dumont d'Urville, ces trois destinées qui devaient chacune aboutir à une catastrophe, et de se demander, s'il n'y a pas eu entre elles une étrange contagion de la fatalité.

PHILIPPE LAVERGNE.